

Je croyais Tom Webb retourné là-bas, là-bas, dans sa libre patrie, quand un mot de lui, daté de l'Île Saint-Nicolas, près Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), m'apprend qu'il est de nouveau notre hôte.

(On voudra bien excuser le style et l'orthographe de ce vaillant fils des pampas.)

“ C'est vrai que je ne suis pas François, mais tout de même il m'ennuie beaucoup que ton gouvernement il est si embêté avec cet Jules Guérin dans son fortification de Chabrol Street

Ton gouvernement veut pas couler sang, *all right*, c'est très bon à lui ; mais si il veut que je prend Guérin avec mon lasso, c'est l'affaire d'une demi-minute pour moi.

“ Je monte sur le maison voisin et sitôt Guérin vient sur son toiture *hop, come along*, mon garçon !

“ Je n'ai pas le plus petit mauvais disposition pour cet Guérin qui paraît un tout à fait jolly fellow, mais la loi doit marcher avant tous les autres choses.

“ Est-ce pas ton peusée aussi a toi, old chappie ?

“ Heartily.

“ TOM WEBB. ”

Je donne l'idée de mon ami Tom Webb pour ce qu'elle vaut ; mais si M. Waldeck-Rousseau accepte sa proposition, c'est pour coup que Guérin aura le droit de g.... après les étrangers.

ALPHONSE ALLAIS.

LE SALE REPORTAGE

Aujourd'hui, demain, à propos d'un crime présumé, un reporter famélique donne dans un journal à un sou et à sensation palpitante tout un chapitre de roman sur les antécédents de l'accusé, sa vie à la campagne, ses goûts, sa cérémonialité et tout ce qui s'en suit. Sous prétexte d'information transcendante et d'analyse superficielle, le confrère a tiré trois cents lignes de son sujet, lesquelles lui rapporteront une gratification de quelques dollars.

Je l'en félicite. Nous avons toujours besoin de quelques dollars, et même d'un peu plus dans le maudit métier dont le mirage nous ensorcela

et où la vie demeure absolument aléatoire. Il faut du pain à la nichée, et de le gagner en aliuant des balivernes que la police ramasse et fournit à un informateur, c'est un procédé moins malhonnête que de spéculer à la Bourse ou de recevoir les honoraires d'un vieille coquette, comme Y... et Z..., honorés confrères.

Seulement, il me semble que nous n'avons pas le droit de prendre de la sorte la vie privée d'une personne, homme ou femme, accusée ou non, et de l'offrir en pâture à la curiosité des méchants. Nous n'avons pas le droit de broder sur son cas, des développements, des fioritures et rapprochements littéraires.

Nous n'avons pas le droit de démarquer quelque roman français, et de nous amuser à dessiner en une série de paragraphes bien découpés, une silhouette d'héroïne de feuilleton. Le héros ou l'héroïne que le fait divers nous fournit n'est pas une création d'artiste, une condensation habile de haute humanité imaginaire, un mannequin que l'homme de lettres habille, désabilie, peinture à son gré. C'est un être vivant, en chair et en os, avec des nerfs et un cerveau, qui souffre mille tortures morales, qui a des parents, des enfants, un père, une mère, une femme ou un mari, des irères qui l'aiment et qui souffrent comme elle. Tout ce qu'un reporter imagine pour corser son compte rendu, les belles inventions qui feront demain la joie des lectrices, ceux-là le liront en tremblant, avec des angoisses, et les mots entreront dans leurs cerveaux comme des pointes de feu. Vague exercice d'imagination et de style, les vingt feuillets hâtifs que le reporter donne au metteur en pages, iront frapper au cœur, demain, les pauvres gens dont il est question là-dedans !

Quel triste métier que le nôtre, en vérité ! Bourreaux inconscients, nous livrons en pâture à la foule le sang des victimes; ce sang que la meute hurlante lappe avec fureur au pied de notre étal. Nous “ parlons ” avec des phrases et des guirlandes de littérature (à deux sous la livre chez les marchands de vieux feuillets), le hideux arrivage de chair pantelante que l'actualité nous apporte chaque jour. L'enregistrement brutal et simple d'un fait, dont nous devons